

Les Fées ont soif

Une heureuse reprise

par Danielle Zana

A l'heure où le Québec retrouvait soudainement des élans de ferveur religieuse, chantait les louanges du Christ et de Marie, une minorité d'hérétiques, à laquelle je m'empresse de dire que j'appartiens, célébrait sa dissidence. À Montréal, tandis que des milliers de gens se prosternaient devant l'Évêque de Rome venu annoncer la Bonne Nouvelle, des Fées «fières et fantasques» continuaient de danser.¹

Michelet me pardonnera de le paraphraser. Deux mille ans plus tard, en Amérique du Nord, des femmes qui refusent de se soumettre à la vieille malédiction du péché originel, autre fantôme débile et pervers érigé en dogme par des hommes tremblants de peur devant le féminin incarné, ces femmes, ces rebelles, ces démons en sont réduites à célébrer une messe noire, tandis que la majorité, forte de sa légitimité, écoute béatement les paroles du Sauveur.

Qu'importe si la messe des femmes n'a pas encore le droit d'accéder à la lumière, il faisait bon se trouver le 11 septembre au Club Soda en compagnie de ces *Fées*.

Réentendre un texte écrit il y a six ans est une expérience fort intéressante. Un texte dramatique se doit d'être soumis à l'épreuve du temps. S'il résiste, c'est bon signe : il a toujours quelque chose à nous dire. Euripide écrivait 400 ans avant J.C. : «Le jour vient où le féminin sera honoré. Une renommée injurieuse ne pèsera plus sur les femmes.» Comme ce jour n'est toujours pas venu, les propos du grand poète grec restent d'une actualité brûlante. *Les Fées* de Denise Boucher répètent à l'envie : «Ne me pornographise plus quand tu trembles devant ta propre naissance».

Sans artifices

Créée au T.N.M. en 1978 dans une mise en scène de Jean-Luc Bastien, la pièce avait suscité une vive polémique. Les analyses et réactions diverses privilégiaient toutefois le contenu au détriment de la forme. Or, en matière de théâtre, il est question d'éthique et d'esthétique. On l'oublie parfois au Québec.

Le Théâtre des cuisines, en contrepoint à la visite pontificale, offrait une lecture spectacle du texte de Denise Boucher. Le théâtre, servant ici de vecteur social, ne

s'embarassait plus de la machine institutionnelle, laquelle se croit obligée de théâtraliser à outrance par le recours aux artifices du théâtre : décor, costumes, accessoires etc., autant de gadgets qui ne sont pas toujours nécessaires pour dire quelque chose. Il suffisait de trois lutrins, de trois comédiennes puissantes – Luce Guilbeault, Pauline Julien, Katherine Mousseau – d'une direction d'actrices bien soutenue – Christiane Raymond – et d'un très beau poème où le verbe se fait chaire – Denise Boucher – pour que le miracle ait lieu.

Le texte me faisait penser à un oratorio où la voix des femmes jusque là réduites au silence, s'approprie l'espace. Ces voix tantôt monologuaient, chacune enfermée dans sa coquille : elles gémissaient, hur-

de (re)mettre en espace *Les Fées ont soif*, mais en tant que metteuse en scène moi-même, je crois fondamental de saisir cette parole de l'intérieur pour lui donner vie à la scène car c'est par le langage que les *Fées* se libèrent et naissent à elles-mêmes. Cette parole, parce qu'elle est profondément incarnée, prend le pas sur le corps à l'inverse d'un texte classique qu'il faut actualiser en redonnant vie au corps de l'acteur.

En écoutant ces *Fées* l'autre soir, j'avais le goût de créer, de lutter au théâtre et dans la vie. À l'heure où les scènes du Québec font encore l'apologie de la souffrance, où les femmes sont encore prisonnières de schémas aliénants, enfant martyr, mère marâtre, fille victime d'un père alcoolique, femme névrosée, il est



Denise Boucher, fée en cheffe

laient de colère, éclataient de rire, disaient la tendresse. Tantôt elles dialoguaient et découvraient leur «alter ego femme» emprisonné dans un carcan. Mais jamais le dialogue n'était direct, réaliste. Elles semblaient essayer de se parler, de sortir de leur solitude, et ce n'est qu'à la fin que le véritable chœur se forma rappelant ces voix de femmes qui de plus en plus se font entendre aux quatre coins de la planète.

Voilà ce que cette lecture sobre mais puissante par l'interprétation, dépouillée de tout artifice et pleine de rigueur, me renvoyait. Non qu'il ne soit pas souhaitable

bon d'entendre un texte de combat, un combat pour l'amour, la liberté et la dignité. Il est bon de recevoir une énergie puissante, celle des comédiennes, qui vous permet encore de croire, que, comme disait Saint-Just, «La révolution ne s'arrêtera qu'à la perfection du Bonheur». Autrement dit, jamais. **FIN**

Danielle Zana, metteuse en scène et comédienne reprendra bientôt à Montréal le *Médée* qu'elle présentait à Ottawa, en juin dernier.

1/ *Les Fées ont soif*, pièce de Denise Boucher, présentée entre le 8 et le 12 septembre dernier à l'UQAM et au Club Soda, à Montréal.